

Colette Deblé

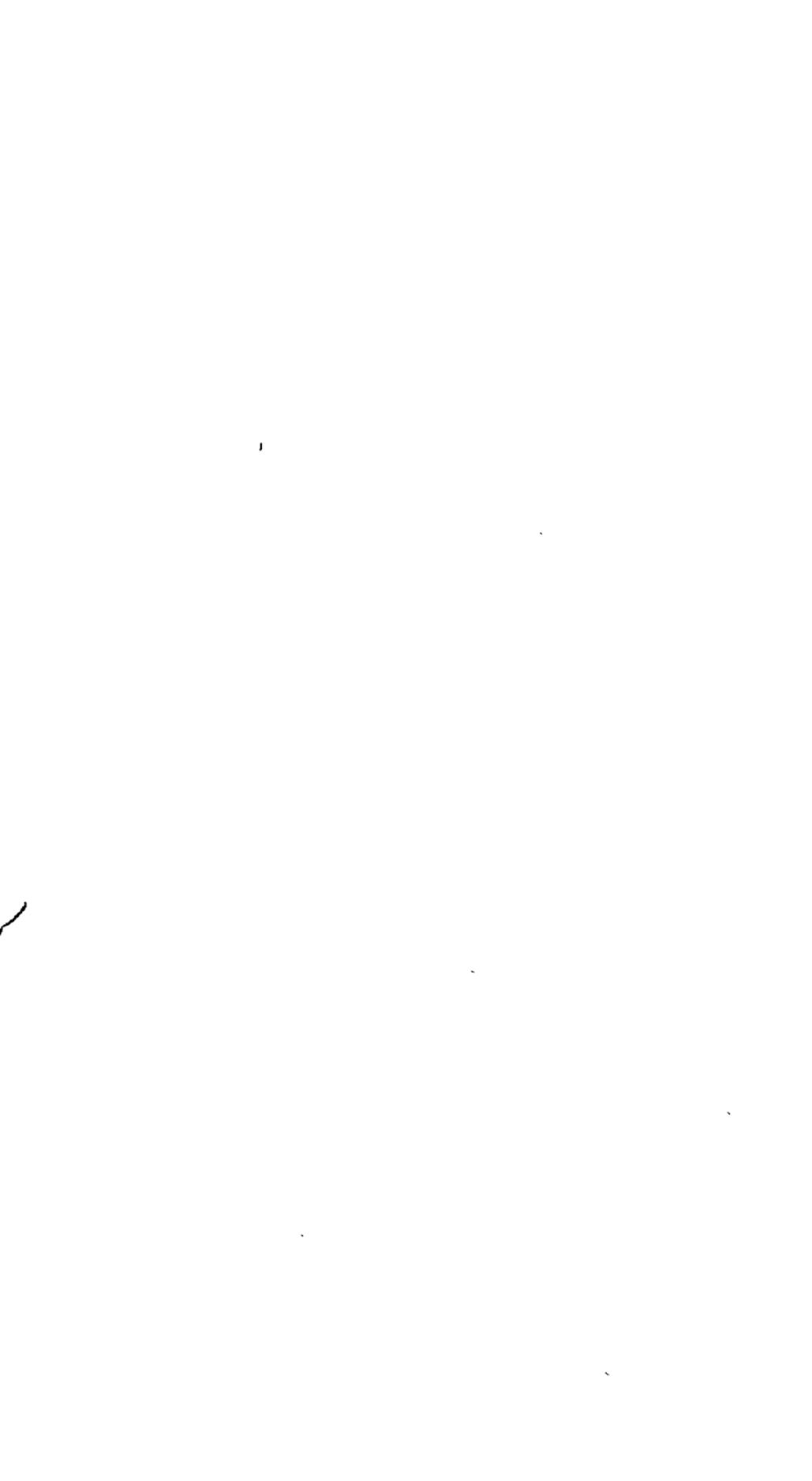
Quelque chose  
de  
très doux



P.O.L







Quelque chose  
de très doux

© P.O.L éditeur, 1990  
ISBN : 2-86744179-X

Colette Deblé

Quelque chose  
de très doux

*P.O.L.*  
8, Villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>



- Avec ou sans fronces ? se moque la voix.

Là n'est pas le problème, dis-je, mais d'être au plus près de ton intimité.

Et genoux serrés tout contre le cul, couilles étalées sur mon ventre : bonheur !

Ton sexe naît entre mes seins.

Mes bras arrondis autour de ta queue poussant.

Tant de force, tant de douceur, tant de sève.

J'aimerais monter sur mes propres genoux pour me hisser tout là-haut vers la cime et te sucer.

J'aimerais rester où je suis entre tes jambes, écartées pour mon confort.

Je ne peux pas bouger, d'autant moins bouger que tu es en train de téléphoner, et qu'il s'agit d'une tractation difficile où beaucoup, beaucoup d'argent est en jeu à propos de la vente d'un grand tableau ou bien d'une commande.

Lui est assis.

Elle, c'est-à-dire moi, est installée dans son pantalon — le pantalon de Lui.

Elle n'y bouge plus pendant qu'il discute, séduit, tâche d'emporter l'affaire.

Lui tout à coup se lève, raccroche, s'ébroue : autant de secousses qui me jettent en avant, et me voilà chevauchant sa queue à laquelle je m'aggripe, la serrant à pleins bras, à pleines jambes, tandis qu'il s'accroupit, se lève bras tendus devant lui, s'accroupit, dans des mouvements de détente et de joie.

Elle, c'est-à-dire toujours moi, glisse vers le bout quand il s'accroupit, glisse vers la base quand il se redresse, et ces glissements l'excitent si bien que la queue grossit, rougit, raidit tant et tant que je lâche prise et tombe devant, mais elle explose et coule et coule sur...

En vérité, coule entre mes cuisses, entre mes seins, entre mes lèvres.

Tout dégouline : le poids de la peinture, le sens de la musique, la ligne de vie.

Tu es très détendu et moi très épuisée. Je me rassemble autour de ta queue, mes bras serrant tes couilles, mes jambes ton gland, et mon cul là-haut.

Mon cul tout là-haut pour qu'il soit la première chose que tu toucheras en portant la main vers le bas.

Lui et Elle, qui sont Toi et Moi, ont des relations passionnelles, fusionnelles, culturelles, substantielles, matérielles, confidentielles, ascensionnelles, personnelles, sensationnelles, que tout renouvelle. Elle et Lui ont la même convergence, expérience, impatience, turgescence, imprudence, évidence, turbulence, appétence, connivence. Bref, on s'aime beaucoup.

Tu es fou de musique — de la mienne. Tu écoutes, et soudain ton énergie tout entière est dans ton oreille. Tu es fou de peinture — pas de la tienne. Tu aimes aider la peinture des autres, et tu fais fortune en l'aidant.

Nos relations sont animales et cérébrales. Romantiques et lubriques. Profondes et infécondes.

Tu es en voyage. J'attends le plaisir de te voir. Tu attends le plaisir de me voir.

Ces derniers jours l'attente est si forte que l'air s'épaissit, s'alourdit, devient si colant qu'il en est irrespirable. C'est une éponge, et moi j'entrelace des sons à ses fibres pour respirer de la sonorité.

Je t'aime.

Je t'attends toute moite dans l'air que je doigte.

Tu montes l'escalier.

Ton pas qui se hâte et moi qui me tâte.

Nous n'en pouvions plus

Tu es dans la porte et moi dans la fenêtre. Ton nez s'avance, hume, rougit, se détourne.

Je comprends que tu es en train d'éjaculer, en me reniflant de loin, en me touchant avec tes yeux.

Premier geste : tu trempe la feuille, tu l'immerges complètement, tu la laisses baignant.

Deuxième geste : tu la repêches, tu l'étends sur la table.

Troisième geste : tu prends le pinceau, tu le trempe dans l'encre de Chine, et...

Chaque fois la même chose, chaque fois un instant différent : le geste est dans le même, l'encre est dans le différent.

Le jeu de l'encre et de l'eau.

Le jeu du même et du différent.

Peu à peu tout cela sèche et peu à peu fixe à jamais ici une large traînée, là une voie lactée ou un visage ou cette chose sans nom qui, à l'intérieur du regard, est sa matière.

Une matière mouvante et immobile.

Mille et une fois, vous pouvez refaire le même geste et mille et une fois l'encre se déposera différemment.

Mille et une fois le corps la langue les doigts : tout dépend de la position, du plus ou moins mouillé, de la température, de l'heure.

Une gravitation, un élan, un désir, et le temps change dans le temps.

Tagada tsoin tsoin, on dit que la musique est un langage, mais il y a langage et langage : comment dire en musique : J'ai soif ou passe-moi le sel ?

Vu Pierre Boulez à la télé. Il donne des leçons de chef d'orchestre. Il dit : Tagadagada, et c'est un mot plein de sens.

Le sol est jonché de feuilles de papier.

Les feuilles sont jonchées de gestes.

Les gestes sont jonchés de temps.

Et moi, Cindy d'O, je mets la même salive sur tes couilles différentes tout en levant le même cul vers tes caresses différentes.

Et le temps ne bouge pas tandis que toi et moi bougeons doucement. Bougeons dans l'immobile.

Tes mains, tes doigts, ma langue, mes dents, ton index, ta queue, mes poils, mon clitoris.

Tu caresses, tu écarter, tu touches, tu remues, tu désignes.

Tu élargis. Tu fais que mon intérieur est ton environ. Tu t'installes au milieu. Au mieux.

Je mouille. Je bave. Je te trempe.

Tu glisses tout du long et tu continues du vagin au trou du cul, prenant à l'un ce qui manque à l'autre et mouillant le tout également et pénétrant l'un puis l'autre.

Tu t'excites, te raidis, te dresses : moi, je tourne autour, me cabre, me tends, et tu pousSES, pénètres, t'enfonces.

Du vagin au cul, du cul au vagin : c'est un peu difficile, puis de plus en plus facile.

Profond, plus profond.

Tes mains sur mes hanches, me poussant, me ramenant, me guidant, me rythmant.

Je crie. J'aime. Je crie.

Te voici dedans jusqu'aux couilles, mais où ?

Dedans, tout entier dedans.

Tu jouis.

Me too.

Le sol est jonché de feuilles, et moi avec toi dans mon cul, c'est la dernière fois de la première fois. Tu veux — dans l'immobilité de cette fois-là — passer du cul au vagin dans le même jour. Pressé, patient, prompt, pantelant, pratique.

Et moi, Cindy d'O, dès que je te vois, j'ai envie d'être nue, d'être plus nue que nue et le cul en l'air. Une fois. Encore une première fois. La dernière fois.

Du vagin au cul, deux temps différents dans le même temps.

La feuille trempée, le pinceau trempé d'encre et d'eau. Tu te penches. Tu as dans ta main ces poils mouillés. Tu fais ton geste.

Encore une fois ton geste.

- Celui-ci est bon.
- Pourquoi ? je dis.
- Celui-là est mauvais.
- Pourquoi ?

Tu hausses les épaules. Tu regardes

l'idiote en moi. Tu es devant une évidence que je ne vois pas.

- Ça crève les yeux, dis-tu.

Le mot « bon », tu le mets sur le plus noir, le plus morbide, le plus inquiétant. Non, dis-tu, le plus habité, le plus explosif, le plus immobile au milieu du temps.

Je mets le mot « plus » sur un joli cœur renversé, qui tourne sa pointe vers le ciel et ses deux fesses bien charnues vers le bout de ta queue.

Le jardin est vert. Chaque jour, les potirons y font une tache plus rouge. Vert sur vert : oseille et rhubarbe, scarole et roquette, haricots et laitues, choux et bettes.

Tu regardes en moi la belle et la bête.

Tu détestes la tendresse. Si j'essaie de t'embrasser, de passer ma main sur tes fesses, de toucher du doigt ta braguette, tu bondis en arrière.

- As-tu peur de bander ?

- Je bande dès qu'on me touche.

Non, je n'ai pas posé cette question. Je sais que tu bandes sans arrêt, que tu bandes du pinceau, de la main, du bras, de l'épaule, du corps tout entier — et ce n'est pas pour moi, bien que je fasse partie de ce qui te fait bander.

Comme j'aimerais glisser mes deux

mains dans les poches de ton pantalon, glisser là-dedans mes jambes, mes cuisses, mon...

Une fois seulement. La dernière première fois.

Einmal ist Keinmal.

Fruits mûrs. Feuilles qui tombent. Vert qui jaunit.

Je me demande quel son émet un changement de couleur. Je lance une note. Je la suis des yeux. C'est un peu d'air qui goutte en l'air. J'ouvre la bouche. J'aspire pour que la note revienne et qu'en passant sur ma langue elle résonne.

Tes couilles rondes, pleines, tendues.

Tes couilles pendues entre les deux troncs.

Tendres et dodues.

Tu passes. Tu ne me regardes pas. Tu as un paquet de feuilles blanches dans la main droite. Tu les jettes à l'eau, ces feuilles, tu les remues, tu les trempes.

Tu retires l'une d'elles. Tu la poses tout humide. Tu te penches, tu la caresses.

Doucement, tu t'appuies contre mon ventre, tu recules, tu vas, tu viens, tu dénudes.

Tu te tiges. Te fleuris. Te frottes le long de mes lèvres. Te trempes. T'enduis. Tu

rampes dans l'humide. Tu émerges. Tu replonges. Tu barbotes. Tu te baignes.

Tu la caresses du bout de ton pinceau, puis, d'un geste brusque, tu la pourfends d'une grande balafre, qui s'emplit de lumière. Tu la soulèves alors et l'inclines pour que l'encre déborde et fasse une chevelure. Tu la couches, tu la regardes. Tu vas vers la cuve et en prends une autre.

Lui, donc, est dans le jardin. Lui, tout occupé d'encre et d'eau, de coulures et de papier mouillé. Moi, j'écoute en moi une mélodie intime et vive et vivace qui va crescendo dès que je m'occupe d'elle. Voici qu'elle se déploie autour d'une seule note, et cette note, elle la creuse, la détaille, la percute, la soutient, en gonfle l'espace à la fenêtre de l'oreille. On peut aujourd'hui écrire un morceau avec une seule note, et c'est en elle la moelle du temps qui vibre, immobile et verticale, rayonnante.

Une seule note arrêtée dans la mélodie, prélevée sur elle.

Il ne faut pas plus la lâcher que tu ne lâches cette seconde, qui s'ouvre à l'intérieur d'elle-même et y fait tourner ton élan.

- Chut ! dis-je trop tard.

Ton pinceau bat la mesure dans mon regard.

Ta queue monte vers ma bouche. Mes lèvres s'avancent, ma langue se tend et la note râle dans ma gorge.

La salive afflue et la voilà sur la tige partout tandis que mes joues tandis que mes dents...

- Musique, dis-tu en poussant contre mon palais.

Et tes couilles contre mon menton et ma bave doucement et ma langue vite, vite.

La note explose : je ne sais plus la tenir, et le temps déferle dans mon gosier, et il nous emporte, moi et le présent.

Pas de répit. Pas de repos. Pas de refuge. Pas de ronron. Pas de repu.

I try to fell every second, I try anymore.

Et hop ! staccato presto.

Doi-li-ree-reu-aaa-iii-ooo.

- Je n'aime pas, dit-il, cette musique, qui n'a pas la moindre ligne mélodique.

- Tu sais bien qu'il ne faut pas poser le sens d'abord, mais le laisser venir, le laisser monter.

- J'aimerais sentir qu'il en va du son et de l'air comme de l'encre et de l'eau.

- Que veut dire ce besoin de reconnaître toujours à travers la ressemblance ?

- Trop d'artistes font un concept de n'importe quoi : ça m'est égal qu'ils gâchent le métier, mais j'en ai marre qu'ils gâchent le plaisir.

Je ne réponds pas.

Je voudrais te contredire, mais ma langue ne me suit pas : elle s'enroule, elle se noue.

Comment prélever une fraction de mouvement, la retenir, la poser ? Comment en faire le clou qui fixe le temps ?

Une seule note, interminable.

Je laisse tomber une barre de fer sur le clavier et toutes les notes jaillissent en même temps.

Bruit terrible du silence.

Toutes les notes fondues ensemble dans ce seul bruit.

N'y a-t-il pas une harmonie entre ce qu'on entend et ce qu'on lit, entre ce qu'on voit et ce qu'on écoute ? Et dans la coulée de cette harmonie, le point commun d'une ressemblance ?

Je touche mon bandonéon : je veux en tirer cette chose commune, et qu'elle soit le mouvement immobile de ma musique.

- I try to fell the single note of all, I try every day.

Toi, tu surveilles l'encre et l'eau, et je sais qu'une fois encore tu t'étonnes que la même humidité, le même geste, le même pinceau, la même encre donnent une forme nouvelle — ou tout au moins une expression



C'est une histoire d'amour. Elle et lui sont dans un jardin. Ils s'exposent : elle à lui, et lui à elle. Il fait ce qu'on ne dit pas. Elle dit ce qu'on fait sans le dire. Les mots sont les lèvres des sons, les gestes des images, les sexes du plaisir.

Mouvement toujours répété, toujours nouveau, mouvement immobile.

Dire ce qu'on fait, faire ce qu'on dit, n'est-ce pas tenter de mettre l'amour au lit du livre ?



9 782867 441790

Couverture : détail d'une  
peinture de Colette Deblé

ISBN : 2-86744-179-X  
F10179-90-3

65 F